

Le Moindre geste

Film / 1962-1971



Ci-dessus:
Image de la dernière
scène des *400 coups*,
François Truffaut, 1958.
© A. Dino - DR / MK2 SA

À droite:
Anges purs, édition originale,
1961. Vincent Lane:
pseudonyme de Deligny.
© Éditions La Vague

1. Antoine de Baecque,
Serge Toubiana, *François Truffaut*,
Paris, Gallimard/Folio, p. 257.

2. *Anges purs*, Paris, La Vague,
coll. «Les grands romans
policiers», 1961.

Le 25 août 1958, Deligny écrivit à Irène Lézine : il attendait « un gars qui doit tourner un film sur les enfants caractériels, avec son scénario ». Le « gars » était François Truffaut et le scénario celui des *400 coups*. Ainsi commença un échange sporadique qui devait durer presque vingt ans. Truffaut sollicita Deligny quand il en eut besoin, et celui-ci répondit toujours. Deligny sollicita Truffaut qui répondit quand il le pouvait et comme il le pouvait. Truffaut resta fidèle à Deligny dans la mesure où il l'associait à son propre passé d'enfant délinquant et à André Bazin. Deligny avait connu Bazin à l'époque de Travail et culture. Celui-ci lui avait demandé conseil pour obtenir la sortie de Truffaut du Centre d'observation des mineurs de Villejuif. Au moment de l'écriture des *400 coups*, le cinéaste, qui avait lu *Les Vagabonds efficaces* et *Adrien Lomme*, se rendit

aux Petits-Bois (août 1958). Deligny lui suggéra de supprimer du scénario la scène « gênante et artificielle¹ » avec la psychologue, que le cinéaste remplaça par l'une des plus belles séquences, celle où il interroge lui-même l'enfant. Il lui donna également l'idée de la fugue de Jean-Pierre Léaud (à la fin du film), qui mêlait le souvenir des évasions d'Armentières et des plages du Nord.

Quelque temps après son arrivée à Thoiras, Deligny entreprit d'écrire la suite d'*Anges purs*, son premier roman policier publié sous le pseudonyme de Vincent Lane². Les personnages du *Matru* étaient comme ceux d'*Anges purs* des « mabouls » (« les asiles sont peuplés de gens qui se mettent



à faire seuls, des gestes qui sont ceux d'une foule³) entraînés par un ancien gardien et sa femme Louise, dans une affaire policière délirante et noire; l'histoire avait pour décor les Cévennes, dont la découverte donna à Deligny un sentiment (provisoire) de renaissance: « Désormais, à la face du monde, le Matru allait changer de vie, il allait laisser pousser sa barbe, enlever ses chaussures, mettre ses deux pieds aux longs orteils sur de simples semelles à lanières. Chef respecté! d'une communauté de dix cinglés qui allait s'installer dans les Cévennes pour y vivre comme au paradis, comme avant le premier péché ou après le jugement dernier.⁴ » Il reprit également le projet de cinéma abandonné trois ans plus tôt, « un documentaire de la vie des garçons en séjour ici, Adrien en sommeil d'été, les terrasses. Les maisons aux murs de pierre⁵ », et en fit part à Truffaut: « À propos de film, j'avais envoyé à Chris Marker un thème tiré de mon travail quotidien avec les garçons en séjour auprès de moi. Il m'a écrit qu'il était fort tenté de réaliser ce documentaire mais qu'il en était empêché par ses contrats qui le promènent dans tous les coins du monde. Il m'a proposé de m'aider à entrer en rapports avec d'autres réalisateurs. Je n'ai pas donné suite à sa proposition. Votre lettre, l'aperçu que vous me donnez de votre *curriculum vitae* me font vous parler de ce projet.⁶ » Le synopsis était inspiré de la vie des adolescents de La Grande Cordée, par contraste avec celle vécue par d'autres en institution: « Soit la grande bâtisse abandonnée au Reilhac. En février ou mars, trois ou quatre gars (réchappés de Perray-Vaucluse ou des Frères Saint-Jean-de-Dieu) vont y partir, avec chèvres et travaux des champs à faire. Vont vivre entre eux. Un jour, reçoivent un gars tiré d'asile. Comment ils s'en débrouillent. Tel est l'objet du documentaire.⁷ » Paul Guilbert, qui était



encore à l'époque directeur de l'Institut médico-pédagogique d'Armentières, lui donnerait sans doute l'autorisation de tourner quelques plans dans l'hôpital; le « gars tiré d'asile » pourrait venir de là-bas. Le film se serait appelé « La vraie vie ».

Deligny demanda à Truffaut de la pellicule et du matériel; il assurerait lui-même les prises de vues: « Je tourne (nous tournons) ici, entre nous, un feuilleton, une chronique précise de ce qui se passe ici. De ce feuilleton tourné en 16 mm seraient

tirées les images du grand film par surimpression de tout ce qui ne contribuerait pas au récit, une fois les événements arrivés à leur terme.⁸ » Le projet de Deligny était en droite ligne de « La caméra outil pédagogique »⁹. Il citait le nom de Jean Rouch dont il disait avoir vu les films¹⁰. Le succès des *400 coups* éloignait Truffaut; il proposa comme opérateur Robert Bober, « spécialiste des enfants¹¹ », puis Claude Jutra, qui partit pour les Cévennes

3. *Le Matru*, inédit.
(Archives Jacques Allaire.)

4. *Ibid.*

5. Lettre à Irène Lézine du 13 août 1959.

6. « Correspondance François Truffaut-Fernand Deligny », présentée par Bernard Bastide, 1895, n° 42, fév. 2004, p. 82. Lettre non datée (ca 1958).

7. Lettre à Irène Lézine de septembre 1959.

8. « Correspondance François Truffaut-Fernand Deligny », *op. cit.*, p. 86. Lettre datée du 14 août 1959.

9. « La caméra outil pédagogique », *Vers l'éducation nouvelle*, n° 97, oct.-nov. 1955; *supra*, p. 414.

10. « Correspondance François Truffaut-Fernand Deligny », *op. cit.*, p. 89. Lettre de Deligny du 8 octobre 1959.

11. *Ibid.*, p. 87-88. Robert Bober avait été l'assistant de Truffaut pour *Les 400 coups*.



en mars 1960. Après la réalisation de quelques séquences (disparues à ce jour) et les propositions de montage de Truffaut, Deligny préféra interrompre le projet, qu'il sentait lui échapper. Le film ne fut pas achevé et le tournage du *Moindre geste* commença un peu plus de deux ans plus tard.

Photographies du tournage du *Moindre geste*, environs de Veyrac, 1962-1964.

Archives Any Durand

À gauche :

Any Durand, Guy Aubert, Josée Manenti et Yves G. (seulement la tête, en bas à droite).

Ci-dessus :

Deligny et Yves G. À l'arrière plan, Josée Manenti.

12. Josée Manenti, propos recueillis par Cyril Béghin, dans la brochure publiée par Shellac (distributeur) en novembre 2004 à l'occasion de la première sortie commerciale du *Moindre geste*.

Le départ d'Huguette Dumoulin et celui des adolescents (ne restait plus qu'Yves G.) marquaient la fin de *La Grande Cordée*. Deligny n'avait plus de projet. L'idée de « faire un film » se présenta à nouveau. Josée Manenti raconte : « C'était un objet commun pour une petite bande de gens, une manière de nous mobiliser et régler la vie quotidienne. Le film faisait loi.¹² » Elle investit le peu d'argent qui lui restait dans l'achat d'une caméra et d'un magnéscope. Deligny imagina un argument qui tenait en quatre phrases : Yves s'évade de l'asile en suivant un autre pensionnaire ; en jouant, celui-ci tombe dans un trou ; Yves cherche en vain à l'en sortir ; errant dans les collines autour d'une carrière, il rencontre une jeune femme qui, de scène en scène, le reconduit à l'asile. Josée Manenti repéra les lieux et engagea Richard Brougère – l'enfant qui s'évadait avec Yves – dans l'école d'un village voisin. Elle réalisa elle-même les prises de vue. Guy Aubert fabriqua une sorte de fléau articulé au pied de la caméra par un bras souple. Le tournage eut lieu dans les collines, sur les rives du Gardon, autour d'une carrière en activité, dans les fermes abandonnées aux alentours

de Veyrac. La familiarité de Josée Manenti avec Yves facilitait les prises de vues: «Je connaissais tellement Yves que pour le filmer, il me suffisait de le regarder. Je vivais avec lui au quotidien, très proche de lui [...] Il y avait donc une intimité très grande, ce qui lui permettait d'être parfaitement naturel. Et quand je l'approchais, il y avait une relation charnelle: le corps d'Yves, je le connaissais depuis des années, il avait douze ans quand je l'ai rencontré. Son corps avait quelque chose d'enfantin, plein de chair, une chair qui parlait par toutes ses mimiques, par tous ses gestes, par toutes ses gaucheries, par toutes ses avancées.¹³» Sur quelques indications de Manenti ou de Deligny, il improvisait avec le sens naturel du cabotinage et du burlesque qui était le sien. Any Durand fit office de scripte; elle jouait également le rôle féminin principal, Numa Durand celui de son père et Marie-Rose Nunes celui de son amie. La caméra (une Paillard 16 mm) était muette; le soir, après le tournage, Guy Aubert et Deligny enregistraient les monologues d'Yves à qui il suffisait d'une question des plus vagues («Alors, ta journée?») pour qu'il se mette à parler indéfiniment. Josée Manentiregistra quelques sons seuls dans le paysage. Le tournage dura huit ou neuf mois. Truffaut intervint auprès du laboratoire, dont Deligny s'inquiétait de la lenteur. L'équipe regardait les rushes à Veyrac sur un mur de la maison.

Une première tentative de montage eut lieu pendant le temps (1965-1966) où Deligny se trouvait à la clinique de La Borde. Les rushes passèrent de ses mains à celles de Josée Manenti, qui en montra une première version muette à François Truffaut. Celui-ci donna son avis. Il était surpris; il gardait de «La vraie vie» le souvenir d'un projet de film documentaire. Il trouva les images intéressantes et belles, mais la fiction incompréhensible en l'absence d'une bande-son¹⁴. Dans une lettre du 1^{er} décembre 1966, Deligny lui écrivit son intention de finir le film. Les recettes devaient servir à «poursuivre, avec d'autres enfants arriérés, la recherche ouverte avec Yves». «À vrai dire, ajoutait-il, il ne s'agit pas d'une recherche portant sur "les enfants arriérés" mais sur ce que devrait être un "milieu" capable de leur rendre quelque vivacité d'esprit et de susciter en eux des intentions vécues des projets. Pour ce faire, je ne peux pas compter sur les milieux institutionnels quels qu'ils soient. Il me faut donc pouvoir implanter quelque part un "milieu" dont les participants ne vivront pas des enfants pris en charge. D'où la nécessité que "Le Moindre geste" existe commercialement.¹⁵» L'avenir commercial du *Moindre geste* lui importait seulement dans la mesure où il aiderait à financer sa recherche. Comme souvent, Deligny rêvait. Il pensait déjà à d'autres films, qu'il ne réalisa pas: un montage de dix récits de malades de La Borde, et un court-métrage d'animation avec des maisons en maquette se déplaçant à travers champs: «Nous sommes en Sologne. Il y a beaucoup de maisons abandonnées.



Ci-dessus:
Deligny, Yves G., Richard Brougère,
Josée Manenti et Guy Aubert
(de dos).

13. Josée Manenti, «Cherchez l'auteur», entretien sur *Le Moindre geste* paru dans *L'Image, le monde*, n° 2, automne 2001, p. 58.

14. «Correspondance François Truffaut-Fernand Deligny», *op. cit.* Lettre de Deligny du 22 octobre 1965.

15. *Ibid.*, p. 97. Lettre de Deligny du 1^{er} décembre 1966.

16. Lettre de Deligny à François Truffaut du 22 juin 1965. Les lettres, comme celle-ci, qui n'ont pas été reproduites par Bernard Bastide dans *1895* sont consultables à la Bibliothèque du Film (BIFI).

De quelques-unes de ces maisons abandonnées, nous avons fait des maquettes aussi ressemblantes que possible, afin que ces maisons puissent aller en petit troupeau à travers champs, bords de marais, chemins, routes et forêts, à la recherche des hommes. De leurs murs sourd l'écho des voix et des bruits familiers d'il y a dix ans, quand elles étaient habitées, comme le bruit de la mer s'entend dans un coquillage.¹⁶ »



Deligny n'acheva pas le montage du *Moindre geste*. Les bobines furent remises dans une malle et envoyées à Gourgas, où il vécut quelques mois en 1967 et 1968. Un an plus tard, Jacques Allaire, à l'époque directeur d'un centre médico-social dans le quartier de la Maurelette à Marseille, lui proposa de confier les rushes à un jeune cinéaste-opérateur marseillais, diplômé de l'Idhec, membre du Parti communiste et des Ceméa, Jean-Pierre Daniel. Deligny accepta et lui laissa l'entière responsabilité du montage. Pendant deux ans, il travailla seul dans le grenier du centre social, en reprenant les dix heures d'images et de sons enregistrés, sans rien connaître des circonstances du tournage. Sur le conseil de Deligny, il rencontra Chris Marker. Celui-ci fonda la coopérative Slon pour lui donner les moyens d'achever le montage et le mixage. Aimé Agnel, à l'époque membre du Service de la recherche de l'ORTF, et Jean-Pierre Ruh, ingénieur du son, fabriquèrent de toutes pièces une partition à partir de bruitages et d'archives sonores.



Ci-dessus:
Affichette annonçant
la projection du *Moindre geste*
au festival de Cannes en 1971.
Archives Jean-Pierre Daniel

En haut à droite:
Maisons solognotes en plâtre
pour un film d'animation
(en 1965 ou 1966). Photographie
envoyée à François Truffaut.
Archives François Truffaut - BIFI

Le son occupe une place déterminante dans le film. Il perd très vite sa fonction mimétique et gagne une existence autonome, jusqu'à envahir l'image. Les hurlements des enchères de la Bourse et la fanfare irlandaise –enregistrée par Jean-Pierre Ruh pendant des manifestations à Belfast– accompagnent une montée en puissance et en tension des gestes et du monologue d'Yves. D'un, le personnage devient plusieurs, éclaté dans le combat avec l'énorme masse de ferraille, arc-bouté comme Achab à la baleine blanche. Sa confusion psychique est imagée par les cris; la bête devient une foule et la foule une bête. Les sons et les images glissent les uns sur les autres et ouvrent à un jeu de correspondances en abîme. On retrouve ce jeu de désynchronisation dans le cinéma antinaturaliste (Jacques Tati, Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, Jean-Luc Godard, Robert Bresson, entre autres), et dans la poésie, le théâtre et la musique de l'époque. Grâce à l'influence de Chris Marker, le film fut sélectionné à la Semaine de la Critique à Cannes en 1971. Le jour

de la projection, la salle se vida lentement. Deux spectateurs – dit la légende – le virent jusqu'à la fin : un ami de Jean-Pierre Daniel et le cinéaste Alain Cavalier.

Le Moindre geste fut proposé pour le prix Georges Sadoul. Lors des Journées « Cahiers du cinéma » à Marseille, les 20 et 21 mars 1972, il partageait l'affiche avec les Straub, Dziga Vertov et Jean-Luc Godard. Dans la perspective d'une parution aux *Cahiers du cinéma*, Jacques Aumont, Pascal Bonitzer, Jean-Louis Comolli, Jean-Pierre Daniel et Serge Daney organisèrent une table ronde dont le texte ne fut jamais publié¹⁷. À cette occasion, et plus tard, pour le dossier paru sur le film dans la revue *L'Image, le monde*, Jean-Pierre Daniel reconstitua les phases de son travail et ses hésitations, qui tenaient principalement à la fonction de la fable : « Pour moi, dans le matériel reçu, il y avait Yves d'un côté et les autres personnages de l'autre, qui, eux, étaient du côté de la fable ou du scénario. Je me suis tout de suite posé la question de l'utilité de ces autres personnages. Pour comprendre la raison de leur présence, j'ai travaillé sur leur absence, en les éliminant au fur et à mesure de mes essais de montage. Je faisais des versions entières sans untel ou untel, puis je les projetais à des publics différents, découvrant qu'en réalité, ces personnages ne manquaient pas. Alors je les sortais définitivement du film. Chaque fois que la fiction ne me paraissait pas nécessaire, je l'enlevais.¹⁸ » Parvenu à un pré-montage de quatre heures exclusivement centré sur Yves, le film était devenu un catalogue de symptômes et Jean-Pierre Daniel dut retrouver le fil de la fiction pour éviter le contresens. *Le Moindre geste* n'est pas un film *sur* ou *contre* l'internement psychiatrique. L'évasion de l'asile n'est que le point de départ de l'argument, la condition du récit. La fiction donne à Yves un territoire, des raisons de se déplacer, des choses à faire. Les stéréotypes psychotiques – les lacets indéfiniment noués, dénoués, renoués, le mouvement du corps et de la tête d'Yves qui « se prend » pour celui de la masse fracassant le rocher dans la carrière, le combat dans les roseaux avec la bête – ne disparaissent pas en tant que telles ; intégrées dans le déroulement de l'histoire, elles apparaissent comme l'attribut d'un *personnage* aux prises avec lui-même et avec les événements.



Ci-dessus :
Affichette annonçant
la projection du *Moindre geste*
à Marseille en 1972.
Archives Jean-Pierre Daniel

17. Suite à une mésentente avec José Manenti, Deligny avait passé son nom sous silence. Jean-Pierre Daniel n'apprit qu'elle était l'auteur des prises de vues qu'en 1998, au cours d'une projection du film à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Jusqu'alors, les prises de vues avaient été attribuées à Deligny.

Une fois lancée comme on lance un programme, la fable peut se défaire, disparaître et laisser la place à une succession de séquences et de scènes portées par le lyrisme des images et le jeu des analogies sonores. Cadrées par la fiction, les scènes s'enchaînent sans autre lien que celui des déplacements erratiques d'Yves autour de quelques repères : la ferme abandonnée, la carrière, la décharge, la rivière. La lumière forte des Cévennes (le film est entièrement tourné de jour et sous le soleil), la présence de la pierre sous toutes ses formes (les rochers, les pierres concassées dans la carrière, les galets du Gardon, la pierre des fermes et les murets de pierres sèches à l'abri desquels Yves fait et défait ses nœuds), les éclats de l'eau, font l'unité visuelle du film, lui donnent sa tonalité méridionale et dionysiaque. Le montage et le mixage rendent progressivement plus présent et plus familier le personnage, son visage sensuel, ses gestes compulsifs, ses discours comiques et blasphématoires. Les résonances de l'art informel et de l'œuvre de Jean Dubuffet sont évidentes dans le traitement matiériste de l'image; les inventions de John Cage dans le traitement musical des bruits d'objets; les déraillements de la voix du général de Gaulle ou d'Antonin Artaud dans celle d'Yves. L'animalité du personnage, sa fusion avec le paysage et les choses, sa jubilation et sa liberté de gestes et de parole, situent *Le Moindre geste* dans la lignée du cinéma soviétique lyrique et burlesque (*Le Bonheur* d'Alexandre Medvedkine), du cinéma surréaliste (*L'Âge d'or* de Buñuel et Dalí), ou du cinéma français issu de Renoir et du surréalisme (*La Rentrée des classes* de Jacques Rozier). Les risques d'esthétisation ou d'identification sont nuls: Yves est filmé tel qu'il est vu et pensé par Deligny et Josée Manenti, dans son altérité radicale d'être humain.

Yves joue son propre rôle, comme les autres personnages du film. Deligny s'est amusé du truisme et en a tiré l'esprit du générique: «Yves est Yves dans le film», «Any est Any», «Son père est son père», «Les Cévennes sont les Cévennes». Au-delà du jeu d'une équipe d'amateurs dirigée par un poète (Deligny), *Le Moindre geste* décrit une situation exceptionnelle pour l'époque : celle d'un psychotique profond qui, ayant échappé à l'anéantissement physique et psychique par l'enfermement et la camisole chimique, se « retrouve » dans les collines cévenoles, héros d'un film, libre d'aller et venir, de gesticuler et de *ne pas* faire ses nœuds de lacets, libre de jouer son propre rôle avec pour seule contrainte de le faire dans le cadre d'un jeu à plusieurs: «Ce film, *Le Moindre geste*, dont on m'annonce "qu'il a été retenu par le comité de sélection de la Semaine de la Critique et qu'il sera donc montré à Cannes" a bien failli rester enroulé dans ces grandes boîtes de fer blanc qu'on pourrait croire de conserve comme il en advient le plus souvent de ces enfants "anormaux" dont le sort s'enroule dans les lieux prévus pour. [...] Qu'Yves, "débile profond", ait échappé à son sort qui était de demeurer dans une demeure à demeure et que ce drôle de film ne soit pas resté, à jamais autistique comme le sont les objets abandonnés, enroulé dans ses boîtes, voilà deux événements qui n'en font qu'un.¹⁹»

18. Jean-Pierre Daniel, « Cherchez l'auteur », dossier sur *Le Moindre geste* paru dans *L'Image, le monde*, op. cit., p. 59.

19. « Quand même il est des nôtres », *Jeune cinéma*, n° 55, mai 1971, p. 31; infra, p. 633.

Deligny ne reconnut pas le film achevé; il ne correspondait pas à l'idée qu'il s'en était fait à l'issue du tournage. Il oubliait sans doute une note adressée à François Truffaut, dans laquelle il racontait *Le Moindre geste* à quelques détails près tel que Jean-Pierre Daniel le monta quelques années plus tard²⁰. En 1971, au moment de la projection du film à Cannes, il vivait depuis trois ans à Graniers, près de Saint-Hyppolite-du-Fort. Dans le «flot parlé» d'Yves, il avait identifié «cette parole qui nous fait ce que nous sommes et qui règne, universelle, historique, démonstrative, cocasse, meurtrière²¹». La tentative autour de Janmari, l'enfant autiste, commençait et, avec elle, la mise en place d'un «langage non verbal» dont l'idée lui était venue pendant ses séances de tracé avec Yves. Janmari, son défaut de langage – cette parole dont Deligny doutait qu'il fallût qu'elle appartienne à celui qui la prend²² – et la vie du réseau étaient devenus l'objet de sa recherche. Il envisageait déjà un autre film, construit cette fois autour d'un «Nous» auquel il proposait invariablement la même question: «comment être humain envers des enfants gravement psychotiques²³»?

■
S.A.T.

20. Correspondance Deligny-Truffaut, *op. cit.*, document non daté. Jean-Pierre Daniel n'avait pas eu connaissance de ce texte. Le principe général du montage, l'idée de la disjonction entre image et son, entre acte et pensée, est extrêmement proche de celle du film définitif. La forme du récit est la même, à ceci près que le rôle d'Any à la fin du film était plus développé dans le projet de Deligny.

21. «Quand même il est des nôtres», *op. cit.*, p. 32; *infra*, p. 634.

22. Texte de la voix de Deligny au début du *Moindre geste*; *infra*, p. 608.

23. «Quand même il est des nôtres», *op. cit.*, p. 34; *infra*, p. 635.

La copie 16 mm du *Moindre geste* fut établie en 1971 par Slon et les laboratoires CTM. En 2002, les Archives du film du Centre national de la cinématographie entreprirent de restaurer le négatif dans le cadre d'un programme de sauvetage de films réalisés dans les années 1970. Le film fit alors l'objet d'un réétalonnage et d'un gonflage en 35 mm. Les cartons du générique furent modifiés, en partie pour redonner à Josée Manenti, l'auteur des images, la place qui avait été la sienne au moment du tournage. Ce générique est repris dans la fiche technique. Dans la mise en page, nous avons pris le parti de reproduire les cartons d'origine.

Le Moindre geste

1962-1971

16 mm / format: 1.33

35 mm / format: 1.37

Noir et blanc

Durée: 1 h 40 mn

Un film de

Fernand Deligny et Josée Manenti

Réalisé par

Josée Manenti et Jean-Pierre Daniel

Avec

Yves G., Richard Brougère, Any Durand, Marie-Rose Aubert, Numa Durand

Image

Josée Manenti

Prise de son

Guy Aubert

Script

Any Durand

Montage

Jean-Pierre Daniel

Conception de la bande son

Jean-Pierre Ruh (assisté de Francis Bonfanti), Aimé Agnel

Mixage

Paul Bertault

Production

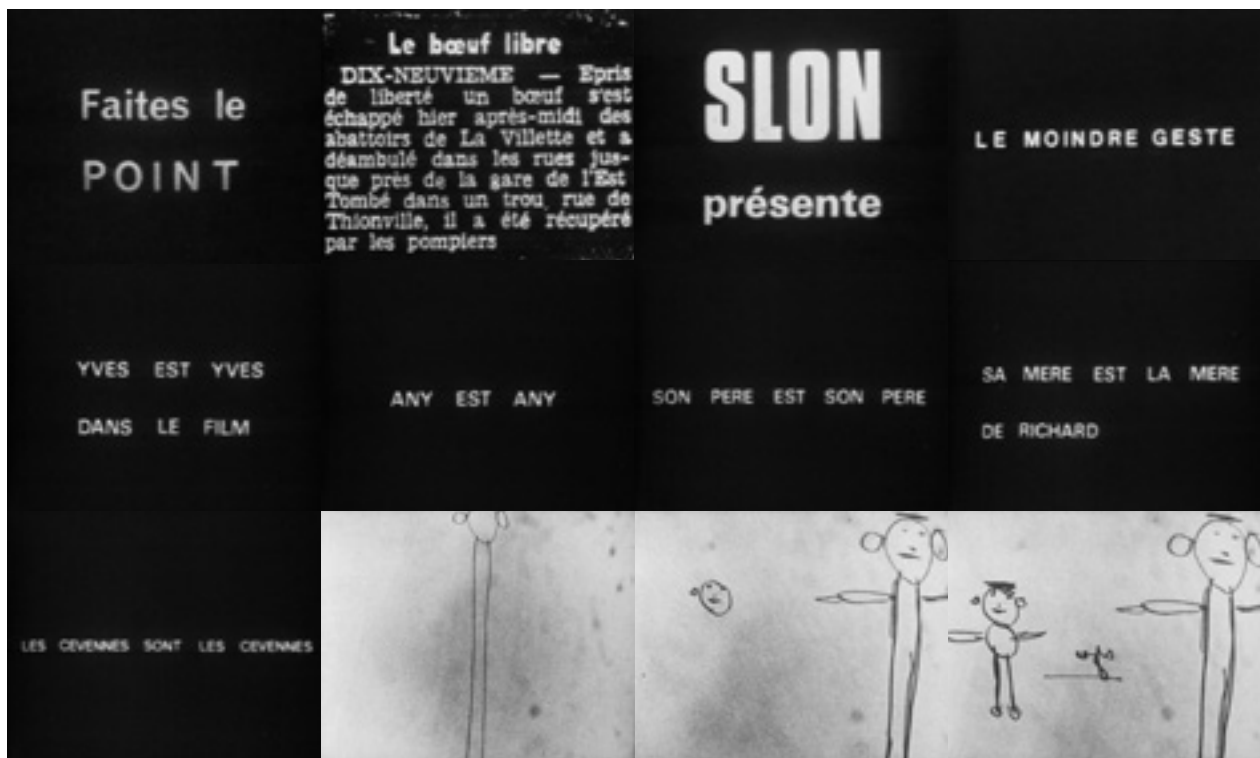
**Josée Manenti
Slon / Iskra (Inger Servolin)
avec le soutien de Chris Marker**

Sélection

**Semaine de la Critique,
Festival de Cannes, 1971**

Sortie commerciale

Distribution Shellac, novembre 2004



Ici Deligny.

Cette espèce de bonhomme, c'est la main d'un garçon de vingt-cinq ans qui l'a tracée. Débile profond, disent les experts. Tel il est dans *Le Moindre geste*, tel il est dans la vie de tous les jours que nous menons ensemble depuis dix ans et plus; tel il est pour nous, source intarissable de rire aux larmes quoiqu'il arrive et, dans ce film comme dans la vie très quotidienne, porteur d'une parole dont je certifie qu'elle n'est pas la mienne. Peut-on dire qu'elle soit la sienne? Mais pourquoi faudrait-il que la parole appartienne à quelqu'un, même si ce quelqu'un la prend?



Chocs métalliques.

RICHARD EST RICHARD MARIE ROSE EST MARIE ROSE



Grincements de roues de charrette.



Son de cromorne (mobylette).

YVES ET RICHARD
S'ÉVADENT DE L'ASILE

L'eau de la rivière.
Jets de cailloux.
Pépiements d'oiseaux.



Pépiements d'oiseaux.



[Richard à Yves]

Yves!... Eh bé alors t'arrives! Tu vois pas, non, qu'il y a les gendarmes là-bas, non? Alors, arrive, les gendarmes ils sont là! Puis il y a un motard, il était con celui-là alors, il roulait avec sa moto, il a pas vu le pont, il est allé de côté au pont – paf dans l'eau! Il y était plus, il a plus remonté. Puis y avait une voiture aussi elle faisait comme un sous-marin, y avait... J'ai plongé moi dans l'eau, c'est pour ça que j'étais tout mouillé, j'ai plongé dans l'eau, hep!, et j'ai vu une voiture encore qui coulait, j'ai essayé d'ouvrir la portière j'ai pas arrivé. J'ai pris... je suis remonté à la surface et dans le bateau y avait une clef, je te l'ai pris et j'ai replongé et j'ai cassé la vitre des voitures, j'ai essayé de prendre les passants qui y avait dedans, parce que y avait deux personnes et un petit bébé, j'ai pris tout ça... Et les policiers ils disaient «j'ai compris ce qu'il nous faut c'est des scaphandres». Ils vont voir à la gendarmerie de Saint-Jean, je sais pas ce qui se passe, les scaphandres ils étaient tout troués, il fallait les rapiécer et tout... Alors les policiers ils s'engueulaient pendant ce temps. Alors moi pas bête j'ai pris un scaphandre ou plusieurs, je les ai réparés avec des rustines de mon vélo, des grosses rustines, j'en ai mis cinq, six, et puis je suis parti dans l'eau, l'eau elle rentrait presque pas, boudu...



[Yves]

**L'orage, et puis tout,
L'orage, les voitures, oh aïe aïe aïe...
Les voitures et puis tout...
Les voitures et puis tout...
Les voitures regardez-moi ça... le vent...
Le vent...
Le vent oh aïe aïe aïe...
Le vent, la pluie, le tonnerre,
et puis ci et puis ça...**

Son de cromorne (mobylette).



Bruit de carrière au loin.
Faux qu'on aiguise.
Couteau frappé sur la pierre.
Oiseaux.



**Alors ce couteau il est bien affûté oui, sur cette pierre. Il coupe bien.
Vous voyez? Attendez-moi, je vais vous montrer moi, cette lame.
Elle coupe bien cette lame, oui? Bien aiguisée voyez-vous, un petit peu d'ajustage,
impeccable. Et vous le voyez bien ce couteau, il coupe. C'est pas pour vous égorger
la gorge, c'est pas la peine. Pour ajuster les dents, les lames, voyez. Et alors
vous n'avez pas de couteau, vous? Ah ben non! En 1810, oui. En 1810 je l'ai fait.
Il est très vieux. Il a vingt ans ce couteau, voyez-vous. Trente-cinq ans que je le traîne.
Depuis l'asile. À l'asile. Enfermé à la porte. Ils m'ont clavé. À clef. Fermé de partout.
Ils m'ont verrouillé. C'est tout ce qu'ils ont pu faire. Bande de sauvages!**



Bruit de concasseur. Chute de graviers. Moteur diesel (camion).

Et puis ci et puis ça... Et puis tout, les voitures...
Camions... Camions... Avions, tramways...
Tanks, avions, dynamite... Canons, tout ça
est parti!... La vie là épouvantable!... Un camion...
Tanks... Les tanks et puis tout... Et patati et patata...
voitures... et puis tout... Et puis...

Atmosphère de village à la tombée de la nuit.



Coups de barre de fer
contre une porte en bois.



Oiseaux.



ANY LA FILLE D'UN OUVRIER
DE LA CARRIERE PROCHE



Tic tac d'une horloge.



Avion dans le ciel.





Tiens! Une négresse, qu'est-ce ça veut dire m'sieur l'père Jules, nom de Dieu, c'est bizarre ça quand même! Pas possible! Une négresse j'veus dis qu'il y en a beaucoup. C'est bizarre. C'est pas possible, ça quand même. Une négresse, nom de Dieu! Q'ça veut dire? Une négresse il y en a quatre mille j'veus dis, et m'sieur le père Jules qu'est-ce ça veut dire, voyons m'sieur l'père Jules, voyons, vous êtes fou! J'veus dis d'aller vous coucher, mais j'ai pas dit d'aller dehors m'sieur le père Jules, voyons, restez dedans! Restez dedans monsieur l'père Jules, voyons!
Eh alors! Et alors m'sieur le père Jules quand même, m'sieur l'père Jules vous avez une négresse nom de Dieu — avec des beaux cheveux noirs qu'il disait. Pas possible! Ah oui. Ah une négresse, là-bas derrière.

Tiens, c'est bizarre! Une négresse, pas possible ça. Pas possible! Une négresse — eh oui mais l'père Jules voyez que... vous êtes bien tranquille, mais là? Ah vous vous rendez compte l'père Jules, qu'est-ce que vous allez faire? Ah, vous allez vous coucher, dans votre lit peut-être m'sieur le père Jules, comprenez? Ah bon! Ah c'est bizarre ça l'père Jules. C'est bizarre. Tiens! J'accroche, une négresse, qu'est-ce que ça veut dire? Il y en a beaucoup des négresses ici? Il y en a beaucoup? Pas possible, ça! Il y en a beaucoup des négresses? Tiens, c'est bizarre, nom de Dieu, une négresse qu'est-ce ça veut dire? Une négresse qu'est-ce que ça veut dire ça? Une négresse nom de Dieu qu'est-ce que ça veut dire? C'est pas possible ça, quand même! Vous vous rendez compte m'sieur le père Jules, vous vous rendez compte c'que ça veut dire? M'sieur le père Jules voyons, ça va plus? — ah maintenant vous êtes bien content m'sieur le père Jules mais à condition que maintenant... vous êtes bien différent m'sieur le père Jules. Ah oui! Une négresse, tiens j'accroche. C'est bizarre quand même, m'sieur le père Jules voyons. C'est bizarre, m'sieur le père Jules. C'est bizarre, quand même...

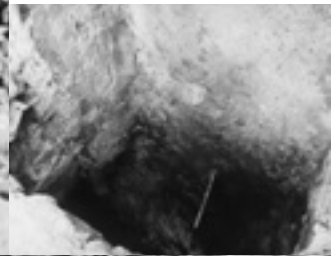
Eh alors, allez allez dansez les quatre pieds en l'air vous allez voir — les pieds en l'air je vous ai dit moi, l'père Jules, allez dépêchez-vous, allez allez — Et ça y va là. Allez-y m'sieur l'père Jules — dépêchez-vous, dépêchez-vous, allez, dépêchez-vous l'père Jules dépêchez-vous dépêchez-vous! Et alors! Allez m'sieur l'père Jules dépêchez-vous m'sieur le père Jules allez allez allez dépêchez-vous, dépêchez-vous dépêchez-vous!



Oiseaux.



Battement de la carrière au loin.



Chutes de pierres.



Carrière. Pierres concassées.
Moteur diesel.



**Malheur je vous assassine, je vous tue!
L'arme au feu, les pieds en bas! Vous m'entendez bien:
les pieds en bas! Vous m'entendez bien, les pieds
en bas! Je vais vous assassiner, vous faire couper
la tête. Je vais vous couper la tête! Si vous commencez
comme moi... je vais vous mettre où, moi?
Dans un piège, y'aura des rats! Vous avez compris?
Des rats!!!**



Bruits d'une main qui gratte la terre [Richard, off, essaye de sortir de son trou].

**Vous voulez faire la révolution ici, bande de cons!
Vous allez voir un peu. Vous allez faire la révolution ici,
moi. Je vous avertis! Vous allez me trouver ici,
vous allez voir! À coups de pieds aux fesses, moi.
Bande d'idiots! Vais vous dire moi — ah vous allez faire
la révolution ici, vous allez voir, moi!
Vous allez me trouver, bande d'idiots! Vous allez voir
votre derrière sera tout rouge, jusqu'au sang!
Vous allez voir. Bande d'idiots! Vous allez voir si vous
allez avoir la révolution, je vous visse! En prison!
En prison, si vous voulez! Vous allez voir, bande d'idiots,
vous allez crever, moi! Crever!!! Bande d'idiots, silence!
Vous allez crever je vous avertis ou je vous donne
une amende, à coups de pieds au derrière, et giclez!
Vous avez compris, bande d'enfoireux!**

Et patati et patata... Les tanks les dynamites et tout...
Regardez moi ça. Et ça c'est vrai! Oh... Mais ça
c'est vrai encore, oh... Des voitures des tanks
et des canons et des dynamites et tout! Tout ça ne vaut pas
quatre sous, oh... même pas quatre sous...
Oh... Même pas quatre sous!



Moi je vous l'ai dit, je vous l'ai dit, je vous l'ai dit,
je vous l'ai dit... que ça allait mal marcher,
je vous l'ai dit, fallait y croire, allez vous faire cuire
un œuf, tiens! Ces guerres oh poh poh les avions
oh aïe aïe aïe... Les avions oh poh poh poh...
Les bombes atomiques et les ponts aïe aïe...
Même pas quatre sous, oh... aïe aïe aïe... même
pas quoi pouh – aïe aïe aïe aïe aïe... Même pas ci
même pas ça, pouh pouh pouh. Et ça c'est vrai,
et ça c'est vrai! Les avions et les parachutes et tout!
C'est épouvantable quand même, c'est
épouvantable! Oh!... Vous vous rendez compte,
vous vous rendez compte un peu? Vous vous
rendez compte?



Oh!... Quand même quand même quand même!
Oh... Ah oui!!! Même pas des souffrances,
même pas ci même pas ça; oh... même pas un cercueil,
de notre enfance, et même pas... ah notre cité française.
Voilà! ce que l'on a raconté pour notre vie.
Et je crois qu'on ira au ciel.

**Des serpents à sonnettes! Des rats des mouches
des oiseaux des hibous! Et quoi encore?
Des rats des coqs! Des poules et des coqs!
— ah bon mais qu'est-ce qu'il vous faut encore?
Attends j'arrive je vais venir. Pauvre vieux
je vais te sortir du trou. Maintenant tu vas prendre...
je vais chercher une échelle, je vais chercher
une corde, et je vais appeler les pompiers.
Je vais chercher les pompiers tu vois, chercher
un hélicoptère, les gendarmes, je vais les amener ici.
Approchez un peu là. Y a un blessé il est dans
le trou vous pouvez pas me le sortir? Bon d'accord.
On va chercher un hélicoptère on va chercher
une ambulance. Venez ici. On vous demande.
Téléphoner. Allô? J'appelle. D'accord allô?
J'appelle. Appelez 49 SVP. Appelez. Appelez-moi,
il y a un blessé...**



**Et vous alors ça marche l'appétit? Les saucisses
de Strasbourg, ça marche? Les sonnettes les puces tout
ça, ça marche? Ouais dans le ventre, ça descend bien?
Eh bien parfait! Comme dirait l'autre ça marche!
Mais les os ça marche pas — ils ont pas des doigts
de pied, ils ont rien du tout! Et quoi encore? Vous avez
des doigts de pieds? Eh bien marchez maintenant!
Ah oui marchez bande de doigts de pieds! Marchez!
Si vous marchez pas vous allez voir les moustiques
— allez voir un peu si j'y suis. Bande d'idiots.
Silence! Silence, nom de Dieu! Vous avez compris?
Silence!!!**

**Bon. Appelez-moi tout de suite, je vais venir.
Dans vingt minutes je viens. Si vous permettez messieurs
je vais venir. Allez chercher les motards s'il vous plaît, tout
de suite. Mettez-y mettez-y les menottes. Moi j'y peux rien.
Mettez-y les menottes, parce qu'il m'énerve trop. Allez
chercher les menottes, dépêchez-vous de l'amener en
prison. D'accord! Il est blessé, voyez bien, il a 40 de fièvre.
Il est malade parce que je l'ai fait crever. Voilà vous saurez
tout. Allez chercher un hélicoptère, je vais venir.**



Cailloux frappés sur des tiges de fer.

**Alleluia, alleluia! Allons-y! Alleluia, alleluia!
Alleluia, alleluia! Allons-y! Alleluia... La la la, la!
Alleluia, alleluia...**

**Bon, téléphonez. Ah on m'appelle, téléphone, allô.
La police arrive? Montez. Prenez un hélicoptère
de cinquante mégatonnes, un hélicoptère noir, quoi.
Mettez-y des pompons, et mettez-le là-haut, on le met
là-haut, quoi. Je vous dirai ça dans quelques minutes.
Bon. Eh ben voilà venez à mon secours, moi je peux pas
y aller je suis blessé, quoi. Il y a l'autre qui est dans
le trou là, qui est mort. Il va falloir aller le chercher,
un cercueil, des fleurs, une tombe, faites un trou, quoi.
Moi j'irai le bénir quoi vous comprenez, dans
quelques secondes. Alors environ vers quelle heure?
Environ vers dix heures quoi? Nous transmettrons
ça par radio par exemple. Faut me dire à peu près
quelle heure. Ben je vous dirai dans quelques minutes.
Je suis pas pressé moi. Moi j'ai le temps mais vous,
faut venir à mon secours, parce que moi je le laisse
dans le trou là, je peux pas le sortir, j'ose pas.
Il est tellement pourri que je peux pas le sortir.
Alors je peux pas sortir de ce trou — il est tellement
pourri qu'il est moisi. Je peux pas le sortir moi,
il est pourri là. Mon pauvre vieux je vais te bénir
tu sais si t'es mort, tant pis pour toi! Je t'ai tué, on t'a
tué à coups de revolver, t'es mort. Alors maintenant
n'en parle plus. T'es mort. Je suis blessé je suis fatigué.
Vous pouvez aller chercher les gendarmes si vous
voulez — moi je ne m'en occupe pas. Alors bon!
Appelez quelqu'un. Allô monsieur Joubert s'il vous
plaît, allez chercher ce blessé, s'il vous plaît. Bon et
bien voilà. Vous allez chercher un blessé qui est mort,
quelque part, dans ce trou.**

Alors... pour passer ce chantier qui est barré messieurs dames, je vous ai mis une pancarte. Une pancarte, je vous ai mis... un écriteau pour pas que vous passiez. Bon. Dans ces coins-là, de l'autre côté, je vous ai mis « Danger de mort ». Comme ça, il y a pas de problème. « Danger de mort » d'ailleurs, si il y en a qui m'autorisent de passer par là, moi je vais les faire passer par l'autre côté. Les pancartes généralement on les voit pas, on les voit quand elles sont marquées « patati patata », les pancartes on les voit. Bon. Alors, vous m'entendez bien? Alors maintenant je vais vous raconter une blague mesdames mesdemoiselles messieurs je pense... ah oui alors le mort c'est un mort. Bien. Alors maintenant suivez mon conseil, allez pas vous faire cuire un œuf, c'est épouvantable. Quand même. Alors, l'autre fois, je vous ai dit, en particulier, mon corbillard, bon. Je suis en train de vous téléphoner, à l'approche du corbillard, bien. Le corbillard, ceci dit. Alors? Le ciel, l'enfer, l'enfer, c'est pas le bon Dieu, le bon Dieu c'est la croix, la croix c'est pas le ciel. Voilà. Alors maintenant, je vous explique une fois, allô monsieur le corbillard? Le corbillard j'appelle! Allô? Le corbillard m'entend? Pouvez m'expliquer monsieur le corbillard, à quelle heure nous allons partir? Il est dix heures moins deux minutes. Le temps d'expliquer à tous nos amis d'ailleurs, qui sont élus à cette cérémonie officielle, je crois avoir rouspété mais je remercie tous les communistes, je remercie le pape Paul VI, je remercie tous nos saints Glin Glin, je remercie les morts, je remercie tout le monde, je remercie tout le monde...

Carrière. Pierres concassées. Moteur diesel.





Oiseaux.



Oh Vierge Marie, prions pour le Seigneur de Dieu, que Dieu vous bénisse Seigneur, pourquoi pas? La vérité c'est la meilleure. Alors, je me suis mis à chanter la messe, au bout d'un moment, j'ai dit à mon général, mon général la Vierge te bénira, allez vous coucher, peut-être ça vous fera plaisir. Oh Vierge Seigneur de Dieu, Jésus m'a dit, vos communistes sont là... Peut-être vous avez dans votre assemblée là, dans votre assemblée nationale, d'autres vérités, j'hésite, d'ailleurs — je vous explique.

Les membres des jurés ont dit et répété que ce corbillard, en fait. Monsieur le corbillard je vous explique, certaine d'ailleurs, pour tout le monde, je remercie le public, je remercie monsieur De Gaulle, je remercie Khrouchtchev, je remercie Eisenhower, mais je remercie le corbillard. Alors monsieur le corbillard je vous explique bien, la preuve c'est vous qui m'emmenez mon mort au cimetière! Alors!...



Yves!..... Yves!.....



Amen! Le bon Dieu vous a béni, tout ça, et toi Marie pleine de crasse et tout ça. Je vous salue Marie, à tous ceux qui m'ont béni, ce jour-là, en 1813, amen! Tout cela sera sacrifié comme la terre comme au ciel! Amen! Voyez là-haut sur la terre comme au ciel, bénissez là-haut le bon Dieu qui nous a tués! Je vous bénis tout le monde, la terre comme au ciel, le bon Dieu et Marie pleine de crasse etc. etc. Faites comme nous, mon ami donnez-nous du sang! Donnez-nous nos cercueils, donnez-nous notre crâne, sur la terre comme au ciel, donnez-nous notre seigneur, donnez-nous notre pied, donnez-nous tout notre crâne, donnez-nous toutes nos dragées, donnez-nous tout ça, donnez-nous nos bénédictions, donnez-nous tout ça, donnez-nous nos terres, donnez-nous tout ça, donnez-nous nos terres!

Donnez-nous notre prière, à tout le monde, ceux qui sont fidèles à la messe du dimanche matin, allez voir les cercueils, l'enterrement, nos fleurs et nos tombes, bénissons tout ça, allez voir le bon Dieu s'il est pas crevé, allez voir s'il a pas le bon Dieu le feu aux fesses, allez-y tout ça, crevez-nous le ciel, crevons-nous tout ça. Faites comme chez vous mes amis, crevons-nous au ciel, là-haut crevons-nous la terre, au ciel et tout ça! Faites comme chez vous l'ami! Comme au ciel, crevez! Voyez bien, mes frères, mes frères voyez, je vais crever! La croix est devant vous mes frères, voyez! Venez chez moi je vous donnerai de l'eau bénite, prenez le serment, allez dire ça au seigneur là-haut, donnez-moi votre crasse, vos pieds! Je vous salue Marie pleine de crasse etc. etc., je voudrais dire amen! Bande de cons!

**Alors monsieur le grand Charles? Vous êtes bien drôle!
D'ailleurs vous me semblez beau, sans mentir
si votre ramage se rapporte à votre plumage, vous
m'entendez bien? Vous êtes le phénix... vous m'entendez
bien? de votre grenier, monsieur le grand Charles!**

Bruit de carrière, camion.
Explosions.



Carrière. Moteur diesel.



**Mais voilà le drame, le drame, c'est pourquoi
un mort ça pleure! Ça, je me le demande! Les morts
ça pleure pas, ça pleurniche, et ça pleurniche
parce que, les morts ça pleurniche parce que l'enfer
a dit à l'asile, madame le médecin, je vous défie
de voir un médecin mort, ça c'est vrai!**



Carrière. Explosions.



[Any à Marie-Rose]

Il y avait le pasteur, alors ils ont voulu que je chante, comme quand j'étais petite. Ils voulaient que je chante « Debout Sainte-Cohorte, soldats du roi des rois », et dis donc, je me suis plus rappelé des paroles, je suis restée plantée comme une andouille! Rien venait et je me disais quand même t'as l'air fine, à pas chanter, grande comme tu es, alors ma foi, tu sais, ça a passé très bien, ils ont parlé d'autre chose, remarque.



Coups frappés contre le bois.



Yves!.....

Prenez un faire-part, écrivez-moi, Europe n° 1, 105 quai de Passy, rue des morts, cimetière. Vous avez compris? Cimetière, signez, etc. Signez, monsieur l'enfer de mort, maison Saint-Nizière, 107 quai de Passy huitième, poste émetteur de monsieur le général Franco, voilà. Et d'ailleurs pour terminer cette histoire drôle, j'ai dit à tout le monde de rêver à cette proposition-là. Et je pense que les morts ça réveille, et ça pleure, pourquoi ça pleure? Parce que ça rêve. Avant de me précipiter dans ce trou, j'ai téléphoné à la bonne, la bonne ne venait pas — elle s'est écroulée dans son lit tellement qu'elle avait la frousse — avec des crampes sous les pieds — elle a dit voilà, ma pauvre bonne, la bonne a dit...

[Yves]

Et là et là j'ai dit à l'asile, l'asile c'est comme l'enfer, l'enfer c'est comme les pauvres, l'enfer c'est comme les pauvres, mais l'enfer, on dit que l'asile, l'asile c'est comme les communistes, l'asile c'est comme les morts, la maison Saint-Nizière c'est comme ci c'est comme ça, mais en général, monsieur les morts, je vous téléphone encore une fois, il y a cinquante millions d'anciens francs. Prenez un petit pistolet, creusez votre trou et mettez votre dynamite. Ça par exemple alors les morts ça pleure pas, mais une croix ça pleure, plus, monsieur les morts, monstres, c'est mort ça pleure, et quand ça rêve ça téléphone, alors, égale plus les morts plus mon général Franco. Mon général je crois que Dieu vous a dit « allez en enfer » ! Oh ! Allô les morts — les morts m'entendent bien — les morts m'entendent ? Oh... ces pauvres morts, qu'est-ce qu'ils sont curieux, mais voilà : quand j'ai dit ça à mon général là — haut dans son trou — je lui dis voilà, je prends un poste-émetteur de trente-huit mètres de long, tu mets ça dans ton trou, tu vas me dire exactement où est le trésor. Je lui dis il n'y a pas de trésor ici !



Il dit moi j'en ai vu un. Dans ce trou-là. Alors monsieur le général, pouvez-vous me téléphonez, à l'heure que je vous parle, le trou c'est un petit machin machin machin — et ta photographie — je t'avais mis une lettre, à l'heure que je t'ai dit, les morts ça vit comment, voilà les morts c'est épouvantable les morts, ça rêve, mais quand ça pleure ça pleurniche et quand ça rêve, les morts ça se bénit. Et pourquoi donc messieurs-dames. Ah messieurs-dames je vais vous interpréter une chanson d'asile, l'asile c'est comme les pauvres, l'asile c'est comme ci c'est comme ça, l'asile, je vous dis une idée. Mais ! Pourquoi l'asile a rêvé ? Parce que, au moment c'est le général de Gaulle qui m'a dit, le Seigneur ça marche pas sur ses pieds, mais quand le pape viendra pour vous examiner, il faudra pas dire que c'est l'enfer, mais je crois que trois fois trois, ça fait dix, et dix millions d'anciens francs ça gagnera un tiercé. Mais, je me le demande, messieurs-dames, pourquoi ça rêve tant. Oh ça y est, c'est épouvantable ! Il y a le feu à la maison ! Allez appeler les pompiers. Je dis allô, la voisine va arriver chez vous, c'est épouvantable ! Cassez ma vaisselle bande d'idiots ! L'asile c'est épouvantable !



Pierres concassées et déversées.

Voix de foule.
Manifestation avec cris et klaxons.



Battelements de la carrière.



Enchères à la Bourse (hurlements).
Camions militaires.



Bruits d'incendie.

Je vous dis, quand les Strasbourgeois sont venus, nombreux, à ces capitales, alors les Strasbourgeois, sont venus, à cette cérémonie, au moment, où le général de Gaulle est venu déposer une gerbe, au monument aux morts, devant les anciens combattants, de Strasbourg... Et Strasbourg est venue délivrer cette cérémonie officielle, car, je crois, et plus que sûr, entendre que la République ou les Strasbourgeois, Strasbourg, Strasbourg a dit je vous mets que ce soit où, où je pense que les Allemands sont venus en 1813 et ça d'ailleurs... je crois, je crois que j'ai cru, entendre la République, la France dit que les Allemands sont venus, avec les Américains, au moment, où Strasbourg est venue saluer, et je crois, entendre du monde officiellement: «Strasbourg merci, Strasbourg, Strasbourg, voilà! Je remercie Strasbourg, vive Strasbourg!»



Enchères à la Bourse (hurlements).

Strasbourg est venue pour saluer, et je crois, je le dis, Françaises, Strasbourg est venue, pour saluer la victoire de la France, je crois que Strasbourg est venue à notre salut. Vive Strasbourg, vive la République, vive Strasbourg! Après, quand les Américains sont venus, après ça, y a eu les anciens combattants, au moment où le général de Gaulle est venu mettre les médailles d'or, les médailles d'honneur, après, au moment, je crois, et j'entends, par là...

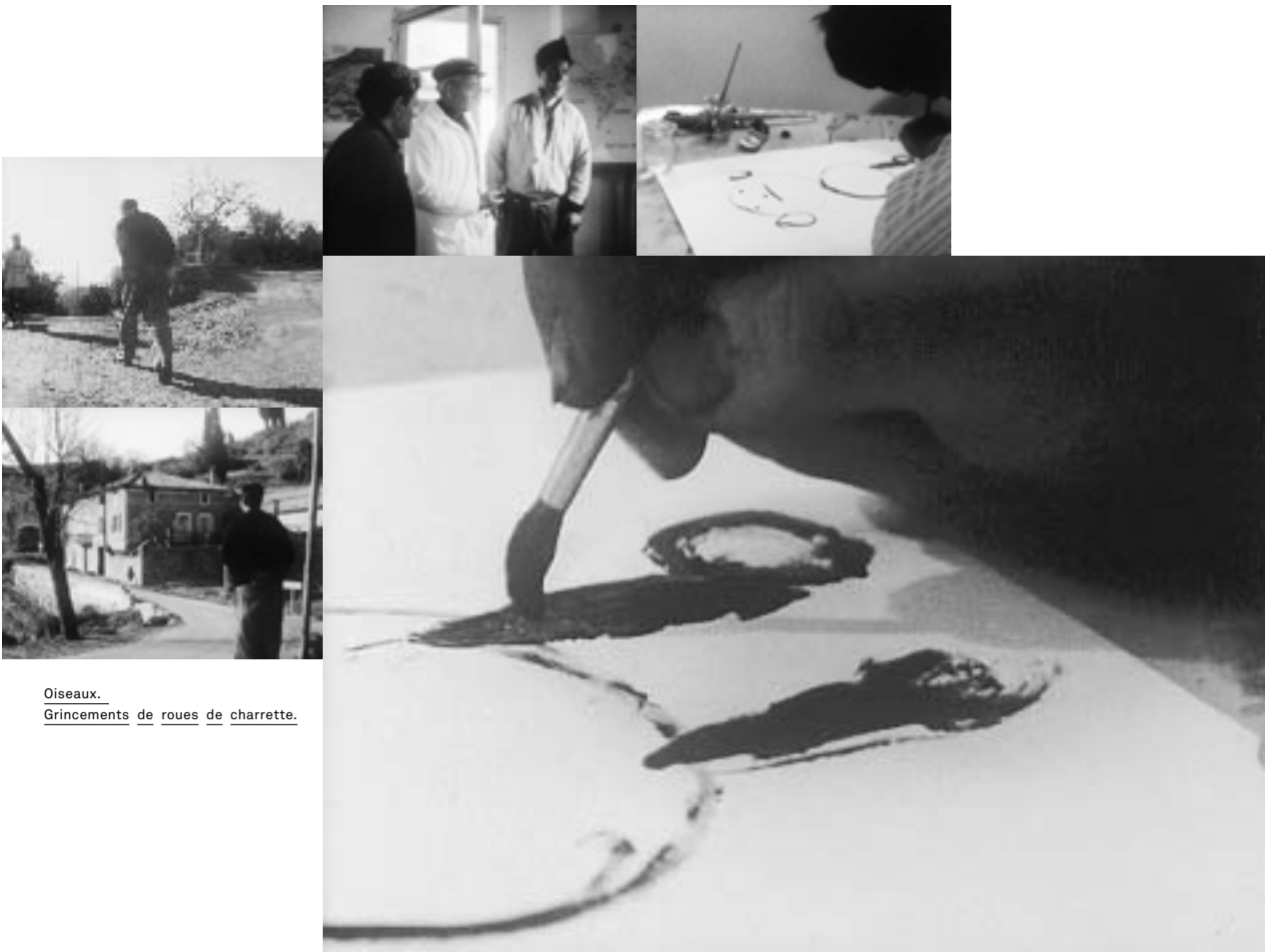
Fanfares dans les rues de Belfast.



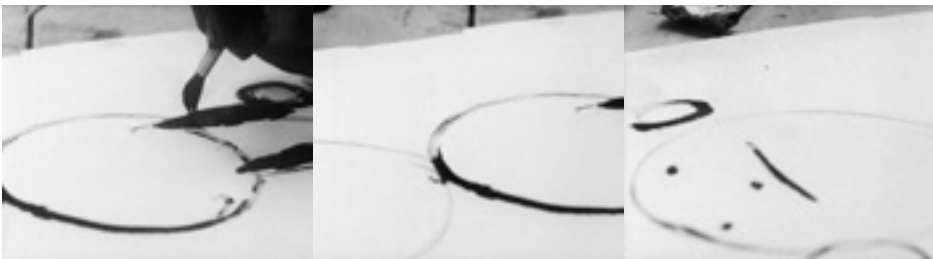
Pépiements d'oiseaux. Voix dans une atmosphère de village. Klaxon. Aboiements.

En 1813 , où... la bataille d'Austerlitz, au moment, de cette bataille d'Austerlitz, où, j'ai cru entendre par là, et je crois que Strasbourg, merci. Alors Strasbourg c'est vrai! Voilà et puis après Strasbourg, en 1875 ce jour-là, ce jour de la cérémonie officielle, je crois, et définitivement, que je suis venu à votre disposition, mais, pour cela, il faut entendre et redire la même chose, tout ce qui s'est passé, ici même, ou d'ailleurs, néanmoins, que Strasbourg bâti comme il est, quarante mille habitants, une foule terrible, la manifestation terrible, ou, aussi, d'ailleurs, je crois, réentendre, que Strasbourg merci, je remercie les Anciens combattants, je remercie la population je remercie l'Alsace-Lorraine, je remercie tout le monde, je remercie Strasbourg, je remercie tous les pays et je remercie aussi messieurs les anciens combattants, messieurs tout le monde. Et je crois que la vérité est là.

**Et alors quoi la santé est bonne oui?
Alors ça va la santé, ouais?
Bande de cons, va... Et alors bande de cons...
Et alors et alors quoi...
Bande de cons...**



Oiseaux.
Grincements de roues de charrette.





« Quand même il est des nôtres »

Jeune Cinéma, n° 55, mai 1971

Ce film, *Le Moindre geste*, dont on m'annonce « qu'il a été retenu par le comité de sélection de la Semaine de la Critique et qu'il sera donc montré à Cannes » a bien failli rester enroulé dans ces grandes boîtes de fer blanc qu'on pourrait croire de conserve comme il en advient le plus souvent de ces enfants « anormaux » dont le sort s'enroule dans les lieux prévus pour. Et qu'y faire ?

Le sort commun à cet être-là dont je vais parler et aux kilomètres de pellicule qui portent son image, éclaire peut-être un peu ce que je veux dire quand je parle de *tentative*.

Un film peut être un chef d'œuvre ou un navet, une petite fête ou une bande collante où les idées qui sont dans l'air du temps sont venues se prendre comme les mouches sur ce papier gluant en usage à l'époque où il y avait des vélos sur les routes.

Qu'Yves, « débile profond », ait échappé à son sort qui était de demeurer dans une demeure à demeurés et que ce drôle de film ne soit pas resté, à jamais autistique comme le sont les objets abandonnés, enroulé dans ses boîtes, voilà deux événements qui n'en font qu'un.

Tout à l'heure, Yves et son père étaient là. Le père me parlait. Yves palpait, à trois doigts, le taille-crayon ramassé sur ma table, avec cet air qu'il a d'en voir bien plus dans un objet que son usage courant dont il se méfie. En 1957, ils étaient là, mais ce là alors, était dans l'Allier et son père m'avait dit que ce mur qu'il voyait, mur de pisé, haut de quatre ou cinq mètres, pan rescapé d'une grange abattue, nous devrions l'abattre. Yves ne disait rien, pris dans l'habitude qu'il avait prise de ne jamais adresser la parole à qui que ce soit, pataud, rougeaud, noir de crin, empoté, et ce mur de silence qu'il mettait entre « nous autres » et lui, pourtant on ne peut plus humain et tout ce qu'il y a de plus vivant, il nous a fallu des années, cheminant côte à côte, jour

après jour, et de lieux en lieux, de l'Allier aux Cévennes, pour faire ce film « qui serait donc montré à Cannes ».

Je crains fort que ce sacré mur qui renvoie en écho à chacun sa parole ne vienne resurgir entre l'écran et ceux qui verront ce document filmé dont le titre aurait pu être « Le royaume des cieux » – mais ce titre était la propriété d'un académicien. J'ai choisi : *Le Moindre geste* ; sous-titre clandestin : ... *quelles en sont les racines* ?

Mon projet, en guidant la prise d'images, était de donner à ceux qui les verraient leur part de cet être-là que je voyais et entendais vivre avec nous depuis six ou sept ans, tel qu'en ses attitudes, gestes et propos, il était, familier et superbe, parole vacante et tout à coup loquace et vitupérant et, dans le flot parlé, je reconnais-sais, à s'y méprendre, cette parole qui nous fait ce que nous sommes et qui règne, universelle, historique, démonstrative, cocasse, meurtrière.

Nous partions à cinq, plus la caméra, plus l'autre qui était ce gamin de treize ans glané dans la ville la plus proche. Les Cévennes sont vastes et le thème était clair : deux adolescents s'évadent d'un lieu psychiatrique, l'un qui court devant et qui fugue comme il respire, et l'autre suit, débile mental un peu fou, peut-être d'avoir vécu parmi ceux-là qui le sont.

J'avais dit à Yves : « C'est toi... dans le film, c'est toi... mais tu aurais passé quatre ou cinq ans chez les fous... alors tu peux y aller... » La caméra braquée, Yves s'est mis à imiter Fernandel. La caméra n'a pas tourné pendant que passait cette ombre de la télé, de même qu'elle ne tournait pas quand les nuages venaient gâcher la lumière si généreuse d'habitude que nous avons pu tourner sans cellule, ignorants que nous étions de la manière d'utiliser cet engin qui nous paraissait bien spécialisé.

Après Fernandel, nous avons eu droit à un festival de Gaulle et puis, le tournage a pu commencer, chaque lieu et ce qui s'y trouvait provoquant ce qui s'y passait. Il n'y avait guère de conciliabules préalables. Yves et l'autre, on ne peut pas dire qu'ils jouaient. Ils peinaient, ils étaient dans le film et dans le soleil, quelquefois pendant des heures, et c'était Juillet. Il est arrivé

qu'Yves se mette à beugler si fort que les gendarmes, alertés, arrivent avec une ambulance qu'ils ont dû laisser sur la route. De terrasse en terrasse, ils nous ont trouvé, à la voix. Tout autour, en longue chaîne, en un vaste épervier comme il arrive aux enfants d'en former dans la cour de l'école, les habitants nous cernaient dans une battue venant du Moyen Âge. Nous étions là, nous cinq, plus l'autre, plus la caméra débraquée, dans cette maison au toit grand ouvert sur ce ciel des Cévennes qui, à vrai dire, en a vu d'autres.

Dans les moments de répit, le soir, la nuit, au petit jour, Yves enregistrait cette parole ruminée ; il délirait tout son saoul et les bandes se remplissaient sur ce magnétophone qu'il respectait, tapant dans l'herbe cependant qu'il vociférait à en avoir l'écume aux lèvres et cette écume séchait, frange tenace de parole, comme sur les plages on voit la trace des dernières marées.

Le lendemain, dès que la lumière s'annonçait bonne, nous repartions pour découvrir, vers Saint-Jean-du-Gard ou près d'Anduze, un lieu qui se prête à ce qu'Yves s'y retrouve.

À ce jeu-là, quasiment quotidien, sans savoir ce qu'il y avait sur la pellicule, nous avons pris plus de vingt heures d'images.

Ce film-monstre, rien d'étonnant à ce qu'il soit resté enfermé pendant des années.

Celui qui m'a dit : « Il faut que je monte ça... » n'a pas dû se rendre compte. Je crois qu'il y a mis deux ans – prenant sur ses nuits, il n'avait pas que ça à faire... Reste ce film d'une heure quarante-cinq marié à ce qui a pu être retenu de ce discours si fascinant, écho de tout ce qui se dit, y compris la messe, qu'Yves, à s'écouter penser, laisse ses mains débrayées en revenir d'elles-mêmes à ces gestes des premiers âges et bien malin qui me dira s'il s'agit là de l'enfant ou de cet être que je persiste, malgré tout, à dire humain alors que la parole n'était pas de ce monde.

J'ai écrit au début de cet article que ce film est une tentative. Je m'en explique.

J'ai donc vu ce film monté, mixé... De ce fouillis d'intentions qui ont pu être les miennes tout au long de ce tournage et qui ont persisté à proliférer lors de cette longue renfermerie avant terme, je n'ai quasiment rien retrouvé. Par contre, certains passages, voilà qu'ils me paraissaient

filmés de la veille, pris de cette « position » qu'en ce moment, dans cette recherche « en guérilla » que je mène tant bien que mal, je défends.

Ce même sentiment, je l'éprouve souvent à propos de cette « œuvre » étrange qui consiste à tenter de tirer d'affaires un enfant-fou. Oublié, voilà qu'il devient. Somme toute, c'est ce qui est arrivé à ce film. La grande loterie des circonstances. SLON, qui a pris le relais pour que *Le Moindre geste* sorte, cependant qu'une autre tentative a pris le relais de celle dont ce film est en même temps l'outil et la trace.

Lorsque j'ai vu ce film pour la dernière fois avant qu'il ne parte se faire voir, Yves et presque tous ceux qui avaient été ses compagnons de tournage étaient là, dans une maison de Monoblet. Yves a dit : « Ça vous plaît ? »

Ce « vous » s'adressait à ceux qui verraient celui que dans le film il est.

Yves, costaud, rougeaud, toujours un peu « simple » mais tout de même, il est des nôtres. Il lui arrive de travailler et il le fait comme un cheval. Dire qu'il est des nôtres, il ne faudrait pas s'y tromper. Il s'en tire, de ce *en* qui persiste à mener cette tentative après l'autre, toujours à cinq pour garder la main, même si un individu remplace l'autre. Yves s'en tire. Le film, lui, il est tiré. Il n'y a plus qu'à le voir.

Si nous avons une caméra et de la pellicule, un autre commencerait dont le personnage ne serait plus un être en personne, un « particulier », mais NOUS, non pas nous cinq, mais NOUS, nous autres, tout le monde et n'importe qui, aux prises avec :

– Comment *être humain* envers des enfants gravement psychotiques qui nous viennent en séjour dans ces mêmes Cévennes qui ont bon dos, restes érodés de cette chaîne hercynienne qui, m'a-t-on dit, perçait le flot du Déluge lui-même.

Sur les flancs des monts règne le chêne-vert qui envahit les terrasses où ne pousse plus l'olivier. La lumière, je la retrouve, intacte, celle qui nous faisait dire, il y a sept ans : « On y va... »

Et nous partions vers cette carrière dont le boucan, de loin, évoque un bateau de pêche dont le diesel est bien fatigué et qui n'en finit pas de partir. Nous étions, le long du Gardon, cinq

plus un, celui qui nous reste dans le trou, parce que, pour Yves, la parole ça ne sert pas à dire mais à proclamer.

Les enfants qui vivent parmi nous maintenant ne sont ni sourds, ni muets. La plupart n'ont jamais dit un mot de leur vie.

Et NOUS ?
